LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 31 Mai, 1884.

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—Une grande découverte, par J.-A.-N. Provencher.—Fantaisie, par Rémi Tremblay.—La Kermesse.—Un conseil.—Les ambitions de Faraude (*suite*), par Mlle Zénaïde Fleuriot.—La Place-d'Armes.—La chasse au tigre, par R. de Marcy.—La famille, par O. de M.—Une ville instantanée.—Pensées.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Madame hon. J.-R. Thibaudeau, présidente de la Kermesse.—La chasse au tigre dans le Bengale.—Gravure du feuilleton.

ENTRE-NOUS

La quinzaine qui vient de s'écouler restera célèbre dans le monde financier.

Que de ruines entassées en quelques jours ! Car c'est d'un immense désastre qu'il s'agit, et il est heureux que le contre-coup ne s'en soit pas fait sentir chez nous.

La première explosion a eu lieu à New-York. On annonça un matin qu'une banque importante venait de suspendre ses paiements, et comme cela arrive d'ordinaire quand un rouage de la machine financière se brise, une foule d'autres maisons se sont trouvées forcées d'arrêter leurs opérations.

Pendant plusieurs jours, le télégraphe informa le public que nombre de banques se trouvaient dans une position difficile.

Et puis suivit le cortège inévitable de révélations et de conséquences qui accompagnent les événements de ce genre.

Des caissiers qui prennent la fuite, des directeurs arrêtés, des milliers de familles ruinées, etc.

A Londres, où la Banque Nationale vient également de sombrer, on a constaté plus de vingt suicides.

* *

On veut devenir riche trop vite, et, pour arriver à ce résultat, on renonce au travail qui donne des bénéfices certains, on n'a pas le temps d'attendre vingt ans pour arriver à une honnête aisance, et on se lance dans les aventures.

Voyez X, dit-on, il portait des habits râpés il y a un an, il gagnait à peine de quoi ne pas mourir de faim, aujourd'hui il roule voiture, et les bals qu'il donne réunissent la fine fleur de nos familles.

Comment a-t-il fait fortune ? en jouant à la Bourse. D'autres ayant quelques fonds prêtent à la petite semaine.

Vous en connaissez de ces usuriers qui passent le front haut et ne se font aucun scrupule d'avouer qu'ils exercent ce métier infâme. Ils élèvent même leurs enfants avec cette idée fixe de l'adoration du dieu dollar.

C'était déjà vrai du temps de Boileau :

Veux-tu voir à ta voix tous les grands accourir ?
Dit un père à son fils dont le poil va fleurir,
Prends-moi le bon parti, laisse à tous tes livres ;
Cent francs au denier cinq combien font-ils ?—vingt livres.
C'est bien dit va, tu s'is tout ce qu'il faut savoir !

Et le fils, imitant le père, devient usurier à son tour.

Belle éducation !

* *

On nous a annoncé dernièrement que Mussen, ex-caissier de la cité de Montréal, avait été arrêté à New-York, et qu'il allait probablement être extradé et ramené ici.

Cet employé infidèle qui était parti, comme on le sait, il y a quelques mois en emportant quelques milliers de piastres appartenant au trésor municipal, se croyait parfaitement en sûreté aux Etats-Unis, mais il oubliait que la compagnie d'assurance de garantie, qui avait été obligée de rembourser la somme volée, veillait sur lui.

On commençait à s'habituer à voir de temps en temps un employé municipal lever le pied et s'en aller tranquillement de l'autre côté de la frontière, sans être recherché par les autorités, et cette arrestation exercera une influence salutaire.

Si un employé du gouvernement avait commis un

acte semblable à celui dont Mussen s'est rendu coupable, on aurait jeté les hauts cris, exigé enquêtes sur enquêtes, crié "au voleur !" d'un bout à l'autre de la province, mais quand il n'y a que les intérêts d'une ville en jeu, on s'en inquiète fort peu.

Et pourtant, le budget de la cité de Montréal est presque aussi important que celui de toute la province.

* *

L'anniversaire de la naissance de la Reine n'a pas été célébré cette année à sa date ordinaire, et quoique ce jour ait été observé comme fête légale, les cérémonies officielles ont été remises au 28 juin.

La Cour de Londres porte le deuil du duc d'Albany, décédé dernièrement.

La terrible faucheuse ne s'inquiète ni du rang ni de l'âge de ceux qui lui sont désignés comme devant lui servir de moisson, et tous, riches et pauvres, rois et sujets doivent lui payer leur dette à leur tour.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
Est soumis à ses loix,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois.

* *

Après demain aura lieu l'inauguration du ou de la *Kermesse*, l'un et l'autre se disent.

Vous irez tous à cette vente de charité, organisée pour venir en aide à une de nos institutions les plus utiles, la plus indispensable peut-être, l'Hôpital Notre-Dame.

Vous irez tous, car vous le devez.

Vous dirai-je le bien qu'ont fait les directeurs et fondateurs de cette maison, oserai-je même arrêter votre attention sur les bénéfices que, non seulement la cité de Montréal, mais toute la province en ont retirés ?

Non, vous savez tout cela, et je suis certain que vous serez heureux d'aller Place-d'Armes acheter un bibelot quelconque, en songeant que ce que vous aurez dépensé profitera aux pauvres, aux malades.

Du reste, ce sera un bon placement et, comme le poète l'a dit :

Qui donne aux pauvres prête à Dieu !

* *

L'idée première de cette fête de charité est due à l'hon. sénateur J.-R. Thibaudeau, et à peine fût-elle émise que toutes les dames de la haute société de Montréal l'accueillirent avec enthousiasme.

Aussitôt, Canadiennes, Françaises, Irlandaises, Américaines, Ecossoises, Anglaises, etc., sans distinction de parti ou de religion, applaudirent des deux mains et résolurent de s'unir et de travailler à cette œuvre de bien.

Des tables seront donc tenues par des représentantes de toutes les nationalités.

Sous cette immense tente on parlera une foule de langues dont le terme culminant sera CHARITÉ.

La présidence de la Kermesse appartenait de droit à la plus digne et à la plus modeste, et madame Thibaudeau en est la présidente.

* *

Il se publiera sous cette tente un journal étrange, incroyable, impossible, un journal qui n'aura ni propriétaire, ni rédacteurs, ni typos, ni abonnés, ni mise de fonds, ni dettes !

Oui, vous lisez bien, rien de tout cela.

C'est une idée de mon ami Provencher, notre maître à tous.

Voici la chose :

Matériel : une presse autographique, presse Jacob ou autre du même genre, du papier, de l'encre, une plume.

Personnel : tout le monde, vous, votre voisin, votre vis-à-vis, votre belle-mère, votre créancier, enfin n'importe qui... ayant une idée.

On passe, on écrit vingt-cinq lignes, on signe et on tire votre prose à deux ou trois cents exemplaires que l'on vend cinq centins pièce.

On écrira dans tous les langues.

N'est-ce pas que l'idée est charmante !

Oh ! ce Provencher, il n'y avait que lui pour inventer ce *Kermesse Journal*.

* *

Les derniers glaçons ont été emportés par le fleuve. Adieu patin, adieu traîneaux, courses en raquettes et tous ces jeux et exercices d'hiver qui fortifient le corps, stimulent les nerfs et les muscles !

Cette adieu signifie repos et mollesse.

Je sais bien qu'il nous reste la crosse, le jeu de balle, etc., mais ces exercices sont des jeux de clubs, de cercles spéciaux, qui ne se réunissent qu'en de rares occasions.

Pendant ce temps là on s'endort, on se dit : Ah ! voici l'été, on va se reposer, il fait si chaud !

Eh bien ! ceci n'est pas juste, il ne faut pas s'endormir ainsi, il faut continuer l'entraînement si bien commencé, et pour cela il suffit de le diriger d'un autre côté, il est nécessaire de devenir fort et d'entretenir les muscles exercés durant l'hiver.

Mais comment ?

* *

Comment ?

En marchant, en courant, en sautant, en faisant du trapèze, en travaillant les anneaux, les barres horizontales, etc.

Mais surtout en marchant.

Marcher peu, puis davantage, ensuite marcher beaucoup, puis marcher encore tous les matins, tous les soirs, voilà le meilleur des exercices gymnastiques.

Tout le corps en profite : poumons, bras, jambes, sont en mouvement et bénéficient de la locomotion.

Voyez en France, depuis dix ans les sociétés de gymnastique ont fait des progrès incroyables. Pendant neuf mois de l'année, deux ou trois fois par semaine, on voit les beaux *gars* du village, ceinture au flancs et toque sur la tête, s'en aller gaiement après la journée de travail à deux ou trois lieues serrer la main à d'autres *copains* venus à leur rencontre.

Pourquoi ne pas organiser de sociétés semblables chez nous.

* *

Et puis, il y a mieux, la plupart de ces gymnastes sont le plus souvent des chanteurs, des orphéonistes.

Après avoir parcouru quelques lieues on s'arrête, bientôt on se groupe et au signal du chef, on entonne un chant patriotique qui remet du cœur au ventre.

La société sœur, qu'on est venu trouver et qui, elle aussi, a fait sa part du chemin, chante à son tour.

Ceci n'est pas un projet de rêveur, c'est une chose qui se passe tous les jours là-bas et on s'en trouve très bien.

* *

J'aime vous dire, chaque semaine, quelques mots du vieux monde.

Les huit jours qui viennent de s'écouler n'ont guère apporté de nouvelles à sensation.

Le nihilisme, le socialisme, le fénianisme et toutes ces vilaines choses qui se terminent en *isme* font toujours des progrès et la misère est grande partout.

Cependant, tout bien considéré, la France semble encore être le pays le plus heureux des contrées situées de l'autre côté de l'eau.

En Angleterre, en Allemagne et en Italie les grèves sont à l'ordre du jour plus que partout ailleurs. L'industrie est paralysée, les fabriques sont fermées, les patrons sont aux trois quarts ruinés et les ouvriers noient leur chagrin qui dans le gin, qui dans le *schnaps*, qui dans d'autres liquides envoient.

Aux Etats-Unis, tout n'est pas rose non plus, et nous devons nous estimer heureux d'avoir échappé jusqu'à présent à toutes ces plaies.

* *

La maison Lovell prépare en ce moment le livre d'adresses de Montréal, *vulgo*, directory.

Un des employés s'arrête au no 7777, rue Chose.

—Ah ! tu es seul dans la maison. Ton père se nomme Murphy ?

—Oui.

—Son prénom, son nom de baptême ?

—Sais pas !

—Voyons, quand ta mère dit à ton père d'aller au marché, comment le nomme-t-elle ?

—Mon père ne va jamais au marché.

—Bon ! eh bien, quand ton père bûche son bois dans la cour et que ta mère désire lui parler, comment lui dit-elle cela ?

—Mon père ne bûche jamais de bois.

—Parfait ! mais enfin quand ta mère l'appelle elle dit quelque chose ?

—Oh ! elle dit : *viens icite, vieux muffle*.

Tête de l'employé !

LÉON LEDIEU.